

□ Temps de lecture : 8 min.

*Le 6 juin 2026, dans le Sanctuaire Saint-Jean-Paul II à Cracovie, se tiendra la cérémonie de béatification de neuf salésiens polonais, éducateurs et martyrs. Cette béatification est une reconnaissance publique de leur témoignage de foi, qui s'est révélé plus fort que la violence, la peur et la mort.*

## **L'éclipse de l'espérance**

Le 1er septembre 1939, l'invasion de la Pologne par les troupes nazies marqua le début d'une nuit profonde pour l'humanité. Le national-socialisme et le communisme soviétique s'unirent dans le but délibéré de détruire la nation polonaise. Ce jour-là ne marqua pas seulement le début d'un conflit territorial, ce fut l'aube d'un plan d'anéantissement. La persécution fut le fruit d'un plan scientifique coordonné visant à liquider l'intelligentsia et le clergé. Pour le régime nazi, le clergé, et en particulier celui engagé sur le front éducatif comme les fils de Don Bosco, représentait une menace intolérable au projet de « germanisation ». Frapper le prêtre signifiait « décapiter » la culture polonaise, car le clergé était le gardien naturel de l'identité nationale. En particulier, les salésiens, avec 32 maisons et plus de 500 confrères, formaient les jeunes selon le Système Préventif : le « *Da mihi animas cetera tolle* » de Don Bosco était l'antithèse de l'endoctrinement nazi. Pour le régime, l'éducation chrétienne était un sabotage idéologique. Les ordres de Reinhard Heydrich étaient clairs : « La noblesse, le clergé catholique et les juifs doivent être liquidés ». La violence visait à paralyser et anéantir l'Église, mais les Salésiens répondirent en transformant l'évangélisation en une résistance morale, prêts à payer de leur sang leur mandat pastoral et éducatif.

## **Les lieux du martyre : Auschwitz et Dachau**

Beaucoup de prêtres et de religieux furent jetés dans l'abîme des *Konzentrationslager* (KL), où la dignité humaine était systématiquement bafouée. Auschwitz (I, II-Birkenau et III-Monowitz) et Dachau ne furent pas seulement des lieux de mort, mais des lieux de mémoire, des témoignages de la dignité humaine

et de la sainteté de Dieu jusqu'au martyre. Là, des figures comme l'officier SS Siebert à Montelupich ou le sadique kapo « Franz » à Auschwitz cherchèrent à anéantir non seulement le corps, mais l'identité religieuse d'un peuple. Au travail forcé consistant à casser des pierres et à traîner de lourdes brouettes sous les coups des bourreaux, les prêtres salésiens unirent leurs souffrances physiques et morales au sacrifice rédempteur du Christ ; au défi blasphématoire du *kapo* hurlant : « Je suis Dieu parce que je peux te tuer », défiant la toute-puissance divine, et aux coups mortels des bourreaux ils réagirent par l'invocation incessante du nom de Jésus, gardant une sérénité intérieure qui étonnait les bourreaux eux-mêmes. À la privation de soins et aux tortures gratuites et inhumaines, ils répondirent par l'exercice de la charité, transformant les baraquements en « oratoires de douleur », en confessant et en réconfortant les mourants dans la fidélité au ministère sacerdotal ; à l'anéantissement de la dignité humaine et des hommes de Dieu par des humiliations physiques et morales, ils répondirent par l'administration clandestine des sacrements et l'holocauste de leur vie. Ces « camps de la mort » devinrent paradoxalement des « camps de l'espérance », où neuf martyrs écrivirent la dernière page de leur vie.

### **Portraits de force d'âme**

Le 27 juin 1941 représente l'apogée de la férocité nazie contre les salésiens de Cracovie. Ce jour-là, un groupe de prêtres, parmi lesquels don Jan Świerc, don Ignacy Dobiasz, don Franciszek Harazim et don Kazimierz Wojciechowski, fut affecté au *Strafkommando* (Compagnie disciplinaire) du Bloc 11. Le kapo Franz, décrit comme un « bandit sadique », et les autres bourreaux ne cherchaient pas seulement la mort des corps, mais l'apostasie des âmes. *Don Jan Świerc*, le plus âgé, massacré pendant une heure par le kapo Franz, mourut en exhalant les mots : « Ô Jésus, ô Jésus ! », sans jamais maudire son bourreau. **Don Ignacy Dobiasz**, maître de vie spirituelle, fut roué de coups et jeté dans une fosse, accueillant le martyre comme un don suprême et définitif. **Don Franciszek Harazim**, de santé fragile, fut torturé tandis que le kapo, hurlant, le mettait au défi de lui montrer son Dieu. « Je suis Dieu, parce que je peux te tuer ou te laisser en vie. Si tu crois en Dieu, pourquoi ne t'aide-t-il pas ? ». Dans cet abîme de violence, lorsque don Harazim, mourant dans la fosse avec les os brisés, demanda à pouvoir se confesser, Franz ordonna à don Wybraniec d'écouter la confession à voix haute et en allemand, pour en violer le secret. Don Wybraniec, bravant la mort immédiate, donna l'absolution sans exiger la confession publique, préservant le sacrement et

subissant pour cela un violent passage à tabac. Don Harazim mourut étouffé par une barre de fer sur la gorge avec **don Kazimierz Wojciechowski**. Dans ce même groupe brilla la figure de **don Ignacy Antonowicz**. Bien qu'il ait eu la possibilité de fuir avant l'arrestation, il choisit de retourner au séminaire pour ne pas abandonner ses clercs. « Tout est prêt, au cas où je ne reviendrais pas », dit-il à un confrère. Conscient de son destin, il dit : « Pour eux, il suffit d'être prêtre pour nous arrêter ». Il mourut quelques semaines plus tard, le 21 juillet 1941, épuisé par les morsures des chiens lancés contre lui.

**Don Karol Golda** fut arrêté le 31 décembre 1941 à Oświęcim. Son « crime » fut l'administration du sacrement de pénitence. Golda avait accueilli deux soldats SS, un aspirant prêtre et un camarade orthodoxe. Pour l'idéologie nazie, un soldat qui franchissait le seuil d'une église « tachait l'uniforme des SS » : c'est pourquoi le militaire lui-même fut condamné à plusieurs années de prison. Don Golda fut transféré à Auschwitz (Bloc 22) sous l'accusation d'espionnage. Maximilian Grabner, le tristement célèbre chef du département politique du camp, le soumit à des tortures systématiques pour violer le sceau sacramentel et obtenir des informations sur les confessions des soldats. Golda opposa un silence absolu. Il fut un martyr de la confession car il ne trahit pas le secret de la confession. Fusillé le 14 mai 1942, Golda laissa un dernier mot à ses confrères : il ne demandait pas justice, mais seulement pardon pour tout chagrin éventuel causé, scellant de son sang la dignité du ministère.

**Don Włodzimierz Szembek** : noble de naissance et agronome, il entra chez les Salésiens à 40 ans, apportant avec lui une trempe morale qui allait défier l'horreur du *Konzentrationslager*. Le 9 juillet 1942, lors d'une perquisition brutale de la Gestapo à Skawa, Szembek s'offrit spontanément à la place du directeur, qui devait servir d'otage à la place d'un jeune aspirant salésien qui avait réussi à se cacher. Les officiers, dans un excès de zèle répressif, décidèrent d'arrêter les deux. Avant d'arriver à Auschwitz, Szembek connut l'enfer de la prison de Zakopane, enfermé dans une cellule très étroite et envahie par l'eau, où les prisonniers ne pouvaient s'asseoir qu'à tour de rôle. À Auschwitz, il fut affecté à des travaux épuisants, contraint de traîner un lourd cylindre de pierre pour aplanir la place de l'appel. Les témoignages de ses compagnons de captivité, dont son neveu Jan Kanty Szembek, décrivent un corps martyrisé : mains et épaule fracturées par les coups ; toutes les

côtes brisées sous les coups des surveillants ; le torse complètement noirci par un début de gangrène ; une jambe enflée et fracturée qui rendait chaque mouvement agonisant. Pourtant, Szembek exhortait ses compagnons à une mission presque impossible : « Nous devons effacer de notre cœur toute haine, oublier et pardonner les crimes subis ». Il mourut le 7 septembre 1942.

À l'infirmerie d'Auschwitz, où les conditions d'hygiène étaient qualifiées d'« inhumaines » par les médecins prisonniers eux-mêmes, **don Ludwik Mroczek** devint un point de référence spirituel. Frappé par un *phlegmon* – une infection suppurative très grave qui se propagea progressivement dans tout le corps – il subit des interventions chirurgicales répétées sans anesthésie ni médicaments adéquats. Le contraste entre son visage défiguré par la douleur et la sérénité de son âme bouleversa profondément les témoins. Józef Stemler, son compagnon de chambre, raconta l'avoir « testé » en insultant un bourreau qui venait de frapper le prêtre d'un coup de pied. La réponse de Mroczek – « Que Dieu lui pardonne » – révéla instantanément son envergure sacerdotale. « C'est un géant de la souffrance... Si nous n'avions pas de tels prêtres, nous serions cent fois pires », déclara le médecin qui l'opéra. Mroczek mourut dans la nuit du 5 janvier 1942, transformant l'agonie en un acte d'intercession pour ses propres bourreaux.

**Don Franciszek Miska** (30 mai 1942) : directeur du séminaire de Łąd, transformé en prison pour 152 religieux. Il refusa la liberté promise en échange de sa collaboration avec la Gestapo. Il mourut à Dachau, contraint de porter des marmites de soupe bouillante avec une main cassée.

Dans les camps, les martyrs salésiens ne cessèrent pas d'être des pères et des maîtres. Leur présence transforma la perception du camp : là où régnait la haine, ils apportèrent la « pédagogie de l'espérance ». Les confessions administrées dans les files de travail ou pendant la distribution du pain rendaient la dignité de fils de Dieu à ceux qui étaient réduits à un numéro. L'Eucharistie clandestine, célébrée dans l'obscurité des baraquements avec des fragments de pain, apportait « la force de la grâce » dans un lieu qui en niait l'existence. Le réconfort des mourants transformait l'agonie solitaire en un passage vers l'éternité, offrant une chaleur humaine dans le froid glacial du camp. Le pardon des ennemis était l'acte le plus subversif. En enseignant à ne pas haïr, les martyrs brisèrent la chaîne de la violence, sortant

victorieux sur le plan moral et spirituel.

## **L'héritage de la mémoire**

Le lien avec l'histoire est scellé par les paroles d'un jeune de la paroisse salésienne de Debniki (Cracovie) qui, en voyant le sacrifice de ses pasteurs, sentit mûrir sa propre vocation, le jeune Karol Wojtyła, futur pape Jean-Paul II : « Je suis persuadé qu'à ma vocation sacerdotale [...] ont concouru aussi les prières et les sacrifices de ces pasteurs d'alors qui [...] pour la vie chrétienne de chaque paroissien et surtout pour les jeunes paroissiens – j'appartenais alors ici à la jeunesse – payaient non seulement d'une bonne parole [...] mais aussi par le sacrifice et le sang du martyr ». Ils avaient payé de leur vie pour protéger la jeunesse de la paroisse, cette même jeunesse dont faisait partie le futur Saint Jean-Paul II.

Les neuf martyrs salésiens polonais sont des maîtres de cohérence qui enseignent comment, même lorsque la lumière de la raison s'éteint, la lumière de la foi peut briller plus fort, rendant l'homme libre même derrière les barbelés. Leur héritage invite à être, aujourd'hui, les témoins de cette même espérance impérissable. Leur histoire nous livre un paradoxe poignant : la victoire de ceux qui succombent par amour sur ceux qui tuent par haine. À une époque qui glisse souvent vers le ressentiment et la division, ces hommes posent une question qui secoue les consciences : comment est-il possible, sous les coups d'un bâton ou dans l'obscurité d'une cellule, de répondre à la torture par le pardon et à l'obscurité par le souci de l'autre ? Leur résistance spirituelle suggère que la dignité humaine, lorsqu'elle est ancrée dans la foi en Dieu, est la seule force qu'aucun bourreau ne peut briser.<sup>1</sup>